

.....

Le voyage de l'abbé Ferland en Gaspésie en 1836

Luc Savard

Ce travail présente les résultats d'une lecture d'un récit de voyage autour de la Gaspésie fait par l'abbé Ferland en 1836. Ce récit se présente dans un ordre chronologique. Nous avons choisi de regrouper en quatre grands thèmes les observations et les commentaires qui s'y trouvent. Nous verrons, dans l'ordre, le légendaire et l'histoire, les activités de subsistance, la question de la colonisation et enfin, l'état des lieux visités. Dans chacune de ces parties, on pourra comparer les commentaires de Ferland avec d'autres sources d'informations: d'une part les observations faites par des voyageurs qui ont précédé ou suivi l'abbé Ferland et, d'autre part, avec les résultats de recherches historiques récentes. Cette comparaison nous permettra de mieux cerner la vision de la Gaspésie de l'abbé Ferland.

Jean-Baptiste-Antoine Ferland

Avant d'aborder le contenu du récit, il convient de dire quelques mots sur son auteur afin de mieux cerner le personnage et replacer l'ouvrage dans son contexte.

Ferland est né à Montréal le 25 décembre 1805¹. En 1816, il entre au Collège de Nicolet où il fait de brillantes études classiques sous la protection de Mgr Joseph-Octave Plessis. Premier de classe en 1821 en philosophie, il opte pour le sacerdoce en 1822 et l'année suivante il devient secrétaire temporaire de son mentor. En 1828, à l'âge de 22 ans, il est ordonné prêtre. Il est ensuite nommé successivement vicaire à la paroisse Notre-Dame de Québec (1828-1829) puis à Fraserville et à Saint-Roch de Québec. En 1834, il devient le premier chapelain de l'hôpital de la Marine et des Émigrés de Québec. De 1834 à 1841, il est successivement curé de Saint-Isidore, près de Lévis, de Sainte-Foy et finalement de Saint-Anne-de-Beaupré. Grâce à sa connaissance de l'anglais qu'il a appris très jeune, Ferland est souvent

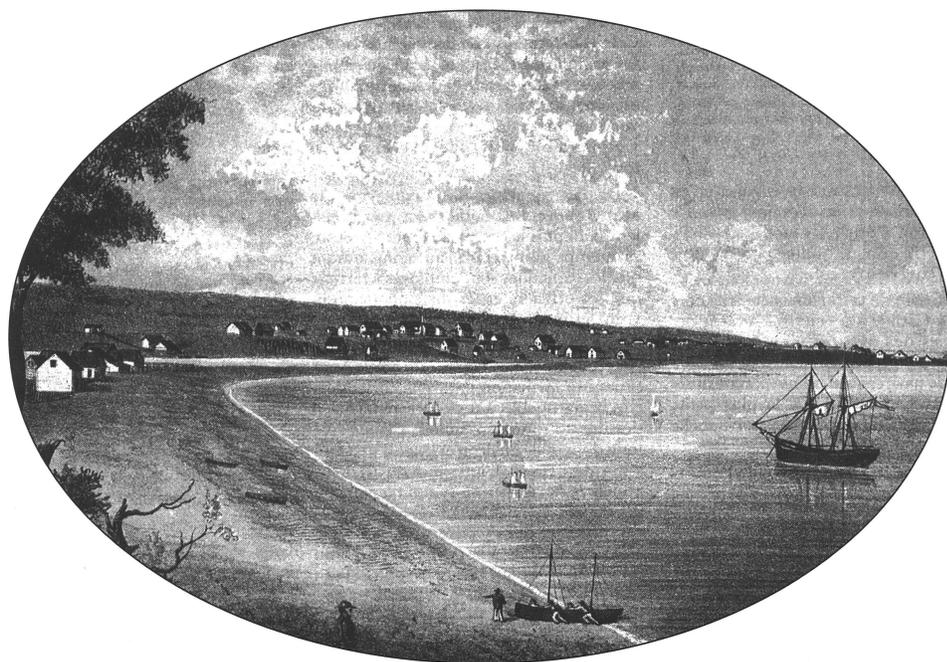
appelé à exercer ses fonctions auprès des minorités anglo-catholiques. Il se dévouera d'ailleurs auprès des immigrants irlandais atteints du typhus à la Grosse-Ile en 1847.

En 1841, Ferland entre au collège de Nicolet. Il y enseigne la littérature, l'histoire et la philosophie. Il fut successivement préfet des études (1841-1850), directeur (1842-1848) et supérieur (1848-1850) de l'institution. À l'été 1850, il abandonne sa charge de supérieur pour consacrer son temps à la recherche, l'enseignement et quelques tâches administratives et pastorales. Durant cette époque, il réside à Québec à titre de conseiller de l'archevêché. En 1852, il visite l'île d'Anticosti où il rencontre Louis-Olivier Gamache dont il fera un personnage de légende. Il visite également la population catholique établie sur la côte du Labrador en 1858.

C'est au cours des années 1850 que Ferland entreprend sa carrière d'historien.

En 1854, il est nommé professeur à la faculté des arts de l'Université Laval, dont il devient le doyen en 1864. Il est chargé d'un cours public d'histoire du Canada. Pour accomplir cette tâche, il fit un séjour en Europe en 1856-1857 durant lequel il visita différents dépôts d'archives et copia tout ce qui lui semblait pertinent sur l'histoire du pays. Ses conférences furent publiées en deux volumes parus en 1861 et 1865. Ferland est décédé prématurément le 11 janvier 1865 à Québec.

Au cours des années 1860, Ferland fut le porte-parole de l'interprétation du passé du clergé: «*le moment semblait venu de faire l'unanimité sur le rôle historique des clercs, en vue de favoriser un certain consensus à l'égard de l'emprise croissante du clergé sur les destinées du Canada français*»². La synthèse historique de Ferland veut créer l'unanimité idéologique autour des clercs, tout s'y déroule pour démontrer l'influence bien-



Grande-Rivière (Thomas Pye, *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle*, Québec, 1980, p. 51).

veillante du clergé et du catholicisme sur la société coloniale. Ferland était donc un des ténors de l'interprétation ultramontaine de l'histoire nationale.

Le voyage de l'abbé Ferland

L'abbé Ferland et ses compagnons de voyage partent de Québec le 15 juin 1836. Ils sont de retour à leur point de départ le 9 août suivant. Leur périple les conduit à s'arrêter en divers lieux tout le long des côtes de la Gaspésie. Chaque arrêt donne l'occasion à l'abbé Ferland de décrire les environs et d'apporter ses commentaires sur les habitants, leurs moeurs et l'état de l'établissement. Même quand la goélette ne fait que passer devant une localité, l'abbé Ferland la souligne au passage et en fait une description plus ou moins longue. Si les voyageurs s'arrêtent quelque part, le séjour dure de quelques heures à quelques jours, la durée du séjour étant en fonction des affaires à traiter ou de la possibilité de profiter de vents favorables pour continuer la route.

Le légendaire et l'histoire

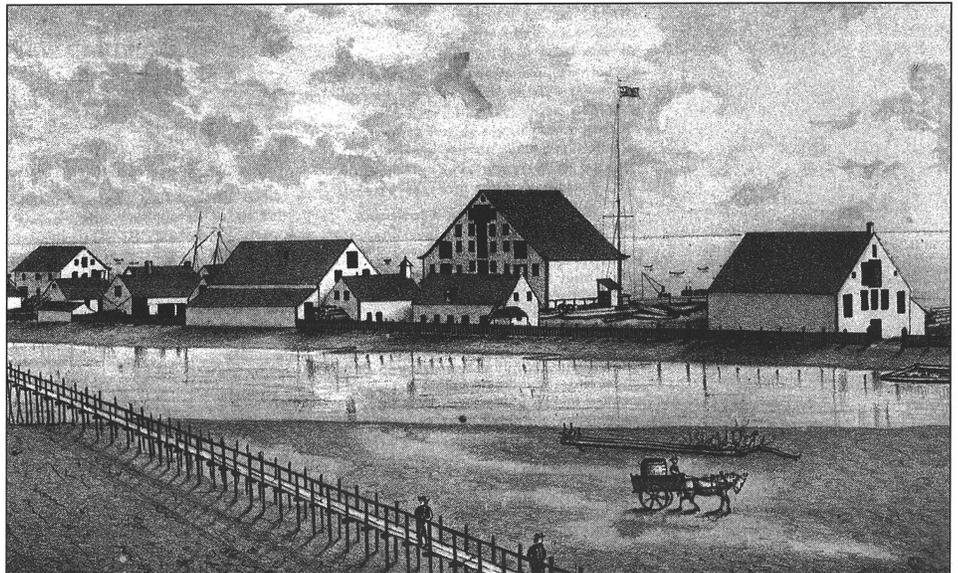
Étant donné l'intérêt de l'abbé Ferland pour l'histoire, il n'est pas surprenant de retrouver dans son récit de voyage quelques notes sur les faits ayant marqué les annales de la région. Ainsi, près de Grande-Rivière, il rappelle le naufrage d'un des vaisseaux de la flotte de l'amiral Walker qui montait à l'assaut de la ville de Québec en 1711. Selon lui, ce vaisseau aurait été séparé du reste de la flotte durant une tempête pour venir se fracasser sur les côtes de cette localité. Ce naufrage devait donner naissance à la légende du vaisseau fantôme dans cette région: par temps calme, le vaisseau apparaît soudainement dans un tumulte de vagues et de vents violents et se dirige tout droit sur des rochers où il se brise et disparaît aussi subitement qu'il est apparu. Le navire retourné dans le néant, le calme revient et la mer reprend l'aspect paisible qu'elle avait avant l'apparition³.

L'origine du peuplement de la Baie des Chaleurs donne l'occasion à l'abbé Ferland d'évoquer la déportation des Acadiens en 1755. Il rappelle que quelques centaines d'Acadiens, fuyant les troupes anglaises, avaient trouvé refuge dans cette région et, les années passant, s'y enracinèrent pour donner naissance à la souche

acadienne du peuplement⁴. Cette affirmation est tout à fait juste. Selon des études récentes, près de 1 000 Acadiens trouvèrent refuge dans la Baie des Chaleurs entre 1755 et 1760. Environ 150 d'entre eux s'installèrent près de Bonaventure, endroit jugé plus sûr⁵. Il en revint même de France sous la houlette de la maison Robin qui embaucha 81 Acadiens en 1774⁶.

La Baie des Chaleurs est un lieu fertile en apparition de vaisseaux fantômes et autres phénomènes qu'on appelle «feu de la baie». L'abbé Ferland signale l'apparition fréquente de ce phénomène qu'il nomme le «feu des Roussi», une flamme bleuâtre qui apparaît sur les eaux de la baie et qui disparaît si on tente de l'approcher. Cette apparition serait liée à la disparition de pêcheurs membres d'une même famille - les Roussi - lors d'une tempête. Les âmes de ces infortunés demanderaient ainsi des prières pour leur repos éternel⁷. Ferland fait remarquer que d'autres associent ce feu à

souligne aussi un détail fort intéressant quand il commente les habitudes des hommes de Grande-Rivière, un détail qui perpétue l'explication d'une légende très populaire: la Chasse-Galerie. Dans cette localité, il nous dit que «*tous les hommes sont des chasseurs*». Or, ajoute-t-il, plusieurs d'entre eux ont perdu un doigt ou un pouce en pratiquant cette activité. Il ne dit pas comment mais nous pouvons présumer que le fonctionnement déficient des armes à feu pouvait faire perdre un doigt. Cette constatation faite, Ferland prétend que «*par une coïncidence remarquable, les accidents de ce genre sont toujours arrivés le dimanche ou un jour de fête d'obligation*»⁹. Autrement dit, en ne respectant pas leurs obligations religieuses, ces chasseurs se sont vus punis par la perte d'un doigt. C'est ce même non-respect des jours consacrés à Dieu qui donna naissance en Europe à la légende du Sieur de Gallery, chasseur impénitent qui manquait à ses



Paspébiac, établissement de la Le Boutillier Brothers (Thomas Pye, *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle*, Québec, 1980, p. 61).

la déportation de Acadiens: il s'agirait d'un vaisseau anglais qui se consumerait dans un incendie allumé par les étincelles provenant des maisons acadiennes brûlées par les troupes anglaises.

Toujours dans le domaine de la légende, l'abbé Ferland, en passant devant la rivière Madeleine, évoque le revenant qui hante les lieux⁸. Ce revenant est celui qu'on connaît plus familièrement sous le nom de «Braillard de la Madeleine». Il

devoirs dominicaux et qui fut condamné à chasser éternellement avec sa meute de chiens. Cette légende, une fois parvenue sur notre continent avec les premiers colons, se transforma et devint la légende de la Chasse-Galerie.

Mode de vie et activités de subsistance

D'emblée, l'abbé Ferland constate que la morue est au centre de la vie gaspésienne: «*Dans la péninsule gaspé-*



sienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais dire, de la société elle-même»¹⁰. La pêche est la principale, voire la seule activité de subsistance des Gaspésiens. Ferland s'attarde donc à décrire la pêche à la morue, son fonctionnement et la présence des compagnies qui contrôlent cette activité.

On apprend par exemple que plusieurs localités gaspésiennes doivent leur fondation à la qualité des lieux pour la pratique de la pêche: présence d'une rivière et de l'eau douce, havre permettant de mettre les embarcations à l'abri, qualité et étendue des grèves pour le séchage des morues¹¹. Ferland décrit aussi les métiers reliés à la pêche comme les «moitiés de ligne»¹². Ce sont deux pêcheurs qui sont dans la même barque et qui doivent remettre la moitié de leurs prises au maître de grave ou à la compagnie qui les emploie. L'autre moitié des prises est divisée entre les deux pêcheurs. Il y a aussi les «gens de terre»¹³, ceux qui sont chargés de transformer les prises en les faisant sécher ou en les salant. Ferland nous renseigne également sur la transformation de la morue. Elle donne deux types de produit: la morue séchée et la morue verte. Pour ce qui est de la morue séchée, on distingue deux qualités. La morue «marchande», de qualité supérieure, est destinée aux marchés étrangers: Brésil, Espagne, Italie¹⁴. De qualité inférieure, la morue «de réfection» se vend moins cher. Elle constitue la principale nourriture des pêcheurs et se retrouve sur les marchés canadiens et des Indes Occidentales¹⁵. Enfin, il y a la morue verte. Cette morue est salée et mise en baril à l'automne, quand la température ne permet plus de faire sécher le poisson convenablement au grand air.

Les compagnies de pêche sont les moteurs économiques de la Gaspésie. À ce titre, elles retiennent l'attention de l'abbé Ferland qui en profite pour dénoncer l'emprise qu'elles exercent sur la vie des pêcheurs. Ferland identifie trois compagnies mais il s'attarde sur une seule d'entre elles: la maison Robin. Il décrit sommairement le fonctionnement de l'entreprise et souligne que le grand principe qui guide cette maison est le refus de toute innova-

tion. Selon lui, la maison Robin est responsable de l'état de pauvreté des pêcheurs et du peu de développement de l'agriculture dans cette région. À l'inverse, ceux qui ne sont pas sous la coupe des Robin sont beaucoup plus à l'aise. Pour appuyer cette affirmation, il décrit Grande-Rivière comme étant un endroit où «règne une aisance qu'on ne rencontre pas dans nos plus riches paroisses du district de Québec», une aisance attribuable au fait que les habitants du lieu «sont restés hors de la dépendance», de l'entreprise de la famille Robin, incapable d'y établir sa «domination»¹⁶. Pour illustrer cette domination, l'abbé Ferland dépeint comment les habitants de Paspébiac vivent quotidiennement le joug des Jersiais:

*Les habitants de Paspébiac dépendent complètement de la maison Robin. Lorsque que le gouvernement décida de concéder des terres, M. Charles Robin, qui jouissait ici d'un pouvoir absolu, exposa aux pêcheurs qu'il leurs serait plus avantageux de n'avoir chacun qu'un petit lopin de dix arpents, parce que la culture en grand les détournerait de la pêche. Ils se laissèrent persuader et maintenant ils regrettent leur folie. Ces petits terrains ne fournissent qu'un peu de pacage, et les propriétaires doivent tout acheter aux magasins de la compagnie, qui leur avance des marchandises à crédit, et dont ils demeurent toujours les débiteurs*¹⁷.

Les Robin se trouveraient donc à freiner le développement de l'agriculture et même celui de l'éducation. Philippe Robin se serait opposé à l'établissement d'écoles en déclarant qu'il n'est pas nécessaire d'être instruit pour être un bon pêcheur¹⁸. En fait, Ferland reprend dans son ouvrage les accusations qu'avait portées Mgr Plessis à l'endroit de la famille Robin lors de sa visite de la Gaspésie en 1811¹⁹. Plusieurs auteurs ont ensuite fait de même. Auguste Béchard ira même jusqu'à écrire que les marchands jersiais sont une «race de Français abâtardis»²⁰, une «race de vampires sans entrailles et sans caractère moral»²¹. Du reste, Béchard n'est guère plus objectif envers les Gaspésiens, les habitants de cette «partie reculée du Canada», où les esprits «s'ouvrent lentement», affirmant même que ces hommes «sont ce que la maison Robin les a faits»²².

Parvenu dans la Baie des Chaleurs,

l'abbé Ferland fait état d'une plus grande diversité d'activités de subsistance. Les habitants de cette portion de la Gaspésie ne vivent pas uniquement de la pêche. À Port-Daniel, la saison hivernale est employée à la préparation du bois pour l'exportation²³. Bonaventure, Cascapédiac et Carleton jouissent d'un meilleur niveau de vie semble-t-il. À Bonaventure, la navigation et la coupe du bois destiné à l'Angleterre fournissent des activités d'appoint. À Carleton, qui ressemble aux paroisses de Québec selon Ferland, la principale occupation est l'agriculture; la pêche n'est qu'une activité secondaire. Les commentaires de Ferland mettent en valeur les bienfaits de l'agriculture qui se traduisent par un niveau de vie plus élevé, l'aisance, des chemins bien entretenus, bref, «un luxe que nous n'avons pas encore rencontré dans la Gaspésie»²⁴. La Baie des Chaleurs profite d'un meilleur climat, ce qui a favorisé le peuplement et fait de cette région la partie la plus développée de la Gaspésie à cette époque²⁵.

La question de l'agriculture

Dans la foulée de ses commentaires sur les effets de la pratique de la pêche, Ferland ne manque jamais de rappeler que l'agriculture vaudrait beaucoup mieux pour les Gaspésiens. Il remarque que, de Sainte-Anne-des-Monts jusqu'à l'entrée de la Baie des Chaleurs, il n'y a pas de pratique agricole véritable mais ajoute du même souffle que les terres à l'intérieur seraient idéales pour la culture et la colonisation²⁶. Est-ce bien vrai? Ailleurs, on écrit que de la côte de Cap-Chat jusqu'à la région de Percé, on ne trouve qu'une faible étendue de sol fertile²⁷. Pourtant, Ferland souligne, chaque fois qu'il le peut, la qualité des sols des lieux qu'il visite, même de ceux où il ne s'arrête pas. Partout où il fait escale, l'abbé Ferland déplore le peu d'attrait que semble avoir la culture du sol. Malgré la présence de terres propres à la culture selon lui, il note que les habitants les ont soit délaissées au profit de la pêche, soit peu exploitées, voire abandonnées comme à «l'Anse au Gris-Fond» (sic)²⁸ ou «entièrement négligée», comme à Douglastown²⁹. Pour l'abbé Ferland, il ne fait pas de doute que les Gaspésiens auraient tout avantage à se consacrer à la culture du sol, garante d'une qualité de vie



supérieure, plutôt que de pratiquer la pêche et subir ainsi la domination des entreprises de pêche jersiaises. Il fait remarquer que ceux qui pratiquent l'agriculture s'en tirent mieux que les pêcheurs. C'est le cas des descendants acadiens installés dans la Baie des Chaleurs. Ferland écrit que ces derniers «se livrèrent particulièrement à la culture de la terre, et ne s'occupaient de la pêche que pour subvenir à leurs propres besoins»³⁰. Ce mode de vie, plus stable et plus adéquat aux yeux de Ferland, procure aux Acadiens l'avantage de vivre «très vieux» et d'avoir une postérité nombreuse. L'abbé évoque aussi la pureté des moeurs de cette petite société vivant dans une «foi qui rappelle les temps primitifs du christianisme»³¹. Les bienfaits de l'agriculture se font aussi sentir au niveau du développement des collectivités, en particulier en ce qui a trait aux routes, comme à Carleton où «des chemins bien entretenus permettent de voyager en voiture, dans toute l'étendue de Carleton; aussi chaque cultivateur possède cheval et charrettes, tant pour les voyages et les promenades, que pour les travaux de la terre»³². Cette situation contraste avec les autres localités où la pêche est la principale activité. Les pêcheurs ne possèdent généralement pas de chevaux et il n'existe pas, à cette époque, de routes carrossables reliant les localités entre elles,

tout au plus y a-t-il des sentiers qu'on emprunte à pied. Les déplacements d'un endroit à l'autre se font sur l'eau, en barque, ou par le rivage³³. Un autre voyageur avait constaté cette lacune avant le passage de l'abbé Ferland. Le docteur Von Iffland observe «que l'accès est difficile pour ne pas dire impossible dans bien des endroits»³⁴.

Si l'ouvrage de l'abbé Ferland insiste sur les avantages de l'agriculture, il n'est pas cependant un livre de propagande moussant la colonisation. D'autres auteurs, reprenant les qualités du sol gaspésien attribuées par Ferland, écriront des ouvrages voués à la promotion de la colonisation de ce coin de pays, décrivant les lieux comme une sorte de paradis. Ainsi, J.-C. Langelier écrit qu'«il est incontestable que le sol de la Gaspésie est riche, fertile, capable de faire vivre dans l'aisance et la richesse»³⁵, que la pêche à la morue est un emploi «très lucratif»³⁶, que «la plus parfaite harmonie»³⁷ règne entre les diverses confessions religieuses et que la Gaspésie offre à l'émigrant «des avantages incontestables et la perspective non seulement de vivre à l'aise dès son arrivée, mais de s'acquérir en peu de temps un joli patrimoine, d'assurer un bon établissement à ses enfants et même d'arriver à la richesse»³⁸. Enfin, comble des avantages,

en Gaspésie «le climat est sain», la preuve en est qu'«il n'y a pas dix médecins dans toute la Gaspésie»³⁹! Ferland ne verse pas dans une telle description, sans rapport avec la réalité, tout juste bonne à bernier les étrangers pour les attirer en Gaspésie. Toutefois, il a tendance lui aussi à voir dans l'agriculture une forme d'activité plus propice à la «race» canadienne française. Pour Ferland, agriculture rime avec progrès et développement, voire l'aisance. Pourtant, nous savons que l'agriculture de cette époque était rudimentaire, qu'elle employait des techniques peu productives qui épuisaient les sols rapidement. Elle n'était même pas en mesure de subvenir aux besoins de la région⁴⁰. Il y eut plusieurs famines en Gaspésie: 1816, 1833, 1849. L'année même du voyage de Ferland, en 1836, la pêche et les récoltes sont mauvaises en Gaspésie et une autre disette sévit. Ferland n'en fait aucune mention.

Observations générales sur l'état des lieux

L'abbé Ferland nous fournit une foule de détails sur l'état des lieux qu'il visite, le niveau de développement des paroisses, il nous décrit également les habitants et leur mode de vie. Le portrait de la Gaspésie qui se dégage de son ouvrage nous fait voir trois secteurs différents. Le premier est constitué par la côte nord de la Gaspésie, de Sainte-Anne-des-Monts jusqu'au Cap-des-Rosiers. Cette portion du territoire est faiblement peuplée, les localités sont isolées. Sainte-Anne-des-Monts compte 37 familles⁴¹, Mont-Louis n'en compte que trois⁴², Grand-Étang une seule. Autour de cette dernière localité, Ferland ajoute qu'il s'y trouve seulement quatre familles sur trente lieues de côte⁴³. À partir de Gaspé jusqu'à l'entrée de la Baie des Chaleurs aux environs de Paspébiac, on perçoit une région différente, plus peuplée et où l'activité est plus dense: Gaspé est décrit comme «le village où réside l'aristocratie de la Gaspésie»⁴⁴, Percé compte environ «500 âmes», Grande-Rivière montre des signes d'aisance. La Baie des Chaleurs se distingue quant à elle par son niveau de développement nettement supérieur aux deux autres régions. L'agriculture y occupe plus de place qu'ailleurs, ce qui permet à Ferland de justifier ses dires au sujet des avantages à pratiquer cette activité plutôt



Carleton (Thomas Pye, *Images de la Gaspésie au XIX^e siècle*, Québec, 1980, p. 67).

que la pêche.

La diversité du peuplement en Gaspésie est très évidente dans l'ouvrage de Ferland. Contrairement aux récits de voyages de la fin du XIX^e siècle (on pense ici à Faucher de Saint-Maurice par exemple) dans lesquels on ne trouve que peu de références aux autres groupes ethniques ou linguistiques, Ferland nous dépeint une Gaspésie cosmopolite: Canadiens, Jersiais, Britanniques, Irlandais, Écossais, Basques et Micmacs s'y côtoient. Il évoque également les différents cultes, catholique et protestant. La langue anglaise et le français sont tous les deux en usage, voire même «familières à tous» dans certains endroits⁴⁵. On y évoque aussi la probabilité d'un métissage. Ferland, décrivant les habitants de Newport, écrit qu'ils ont «le teint cuivré, les pommettes saillantes, les cheveux noirs, longs et raides». Il en conclut qu'une partie de la population de cette localité est «un mélange de sang sauvage»⁴⁶. La diversité que nous décrit Ferland est proche de ce que les historiens actuels ont pu trouver. À ce chapitre, la Gaspésie se distingue: «La coexistence d'autant d'ethnies fait un peu figure d'exception à l'époque dans le paysage rural de la province de Québec»⁴⁷.

Étant membre du clergé, l'abbé Ferland s'intéresse au développement des paroisses et vante les bienfaits de la religion sur les populations. La présence d'un

missionnaire a pour résultat une amélioration «sensible», tant au niveau spirituel que temporel. Même constat en ce qui concerne l'éducation. Douglstown se voit qualifié de «meilleure mission du district sous le rapport moral», résultat de la présence d'un maître d'école depuis plusieurs années. C'est tout un renversement si l'on compare les dires de Ferland avec ce que notait Von Iffland lors de son passage 15 ans plus tôt. «Les possessions anglaises dans l'Amérique du Nord sont bien loin d'être entièrement civilisées», Douglstown est livré à la merci des fauteurs de troubles, les magistrats n'y ont aucun pouvoir sur les brutes qui y font la loi⁴⁸. Quant à la Baie des Chaleurs, elle se démarque encore une fois. Pour l'abbé Ferland, la pratique de l'agriculture et la dévotion des Acadiens sont deux caractéristiques qui concourent à élever le niveau de développement de cette région.

L'ouvrage de Ferland nous dépeint une Gaspésie résolument tournée vers le monde maritime. Les communautés sont accrochées au littoral, la mer leur fournit les moyens de vivre et ses ressources sont le moteur de l'économie locale. Les observations de Ferland sont en général assez justes, elles ne sont pas très éloignées de ce

qui se dégage d'études récentes. Les différences surgissent quand l'auteur se laisse guider par sa mentalité terrienne et ses idées sur le développement qui conviendrait aux Gaspésiens. Homme d'Église, il est aussi influencé par ses convictions religieuses. En bout de ligne, Ferland nous donne à voir une Gaspésie isolée, peu développée à l'exception de la Baie des Chaleurs. Les habitants, presque tous pêcheurs, sont à la merci des Jersiais qui contrôlent la pêche morutière, d'où cette aversion de Ferland à l'endroit des Robin qui sont jugés assez sévèrement. Les pêcheurs sont aux prises avec la pauvreté et l'endettement, l'abbé Ferland les décrit parfois à la limite de l'indigence. On perçoit chez l'auteur la volonté de transmettre certaines valeurs, toutes reliées au mode de vie rural, pour pallier aux difficultés des Gaspésiens. En fait, Ferland reste sur sa position d'observateur extérieur, il ne se place pas du point de vue des Gaspésiens, il ne semble pas mesurer le poids des traditions locales dans la façon de vivre de ceux qu'il observe. Il en résulte un ouvrage très intéressant qui peut se lire sur deux niveaux. Au premier, on retrouve une foule de détails sur la vie quotidienne en Gaspésie tandis qu'une lecture plus attentive nous informe sur la mentalité de l'auteur et l'idéologie qu'il tentait de promouvoir.

Notes

- 1 «Ferland, Jean-Baptiste-Antoine» dans **Dictionnaire Biographique du Canada**, Québec, PUL, vol. IX, (1977): 279-282.
- 2- **Ibid.**, p. 281.
- 3- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **La Gaspésie**, Québec, Imprimerie A. Côté et cie, 1879, p. 149-153.
- 4- **Ibid.**, p. 193.
- 5- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **Histoire de la Gaspésie**, Montréal, Boréal Express, 1981, p. 141.
- 6- **Ibid.**, p. 142.
- 7- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **op. cit.**, p. 179.
- 8- **Ibid.**, p. 51.
- 9- **Ibid.**, p. 144.
- 10- **Ibid.**, p. 55.
- 11- **Ibid.**, p. 73.
- 12- **Ibid.**, p. 56.
- 13- **Ibid.**, p. 112.
- 14- **Ibid.**, p. 113.
- 15- **Ibid.**, p. 113.
- 16- **Ibid.**, p. 142.
- 17- **Ibid.**, p. 185.

18- **Ibid.**, p. 186.

19- André Lepage, «Le banc de Paspébiac, siège social de l'empire Robin», **Revue d'histoire de la Gaspésie**.

20- Auguste Béchar, **La Gaspésie en 1888**. Québec, Imprimerie Nationale, 1918, p. 72.

21- **Ibid.**, p. 22.

22- **Ibid.**, p. 21.

23- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **op. cit.**, p. 175.

24- **Ibid.**, p. 211.

25- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **op. cit.**, p. 152.

26- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **op. cit.**, p. 49.

27- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **op. cit.**, p. 177.

28- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **op. cit.**, p. 74.

29- **Ibid.**, p. 89.

30- **Ibid.**, p. 194.

31- **Ibid.**, p. 195.

32- **Ibid.**, p. 211.

33- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **op. cit.**, p. 148.

34- Anthony Von Iffland, «Aperçu d'un voyage dans le District de Gaspé pendant les mois de mai, juin, juillet et une partie d'août 1821», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. VII, no 1 (janvier-mars 1969): 29.

35- J.-C. Langelier, **Esquisse sur la Gaspésie**, Québec, Typographie C. Darveau, 1884, p. 41.

36- **Ibid.**, p. 105.

37- **Ibid.**, p. 153.

38- **Ibid.**, p. 171.

39- **Ibid.**, p. 172.

40- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **op. cit.**, p. 181.

41- Jean-Baptiste-Antoine Ferland, **op. cit.**, p. 44.

42- **Ibid.**, p. 50.

43- **Ibid.**, p. 50.

44- **Ibid.**, p. 89.

45- **Ibid.**, p. 83.

46- **Ibid.**, p. 160.

47- Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **op. cit.**, p. 147.

48- Anthony Von Iffland, **op. cit.**, p. 26.